

Quelques notes sur Alain Robbe-Grillet et son œuvre

Alain Goulet

Par Alain GOULET

Professeur émérite de Littérature française à l'Université de Caen

Alain Robbe-Grillet a été un auteur célèbre ; il a beaucoup été étudié, mais a-t-il été beaucoup lu ? Et surtout bien lu ? Car ses ouvrages sont remplis de chausse-trappes, et l'écrivain s'est ingénié à dérouter ses lecteurs, s'efforçant toujours de les empêcher de conclure sur un sens. Sans cesse, il emmêle les chronologies et les faits, mêle les époques, s'acharne à contredire ce qu'il vient d'exprimer, à brouiller les pistes. Et, toujours, il a tenu à rester le maître du jeu qu'il imposait. Le lire, c'est à la fois accepter de se laisser embarquer là où il veut nous conduire, et se battre continuellement avec lui pour construire des structures et du sens.

Depuis sa disparition, le 18 février 2008, on parle beaucoup moins de lui. C'est que sa réputation tenait beaucoup au personnage, à la façon dont il le façonnait, à sa manière de commenter son écriture et de tenter de contrôler son image. À la fin de sa vie, il s'est mis à jouer de son personnage et de sa réputation d'écrivain obsédé par ses pulsions sexuelles sadiques, par ses fantasmes érotiques et violents. Après avoir conquis sa réputation d'écrivain et de théoricien par les réseaux universitaires, tant en France qu'à l'étranger, il s'est intéressé au jeu mondain, mais à sa façon, en en déjouant les règles et en multipliant les provocations. C'est ainsi qu'il s'est fait élire en mars 2004 à l'Académie française en ayant refusé d'effectuer la rituelle tournée de candidature, et qu'il n'a jamais prononcé son discours de réception, car il a refusé jusqu'au bout de se faire faire l'habit vert de rigueur dans cette noble institution, considérant cette tradition comme désuète et préférant garder son éternel col roulé, en dépit de toutes les sollicitations et pressions des autres immortels, en particulier d'Hélène Carrère d'Encausse, la Secrétaire perpétuelle. Il n'a donc jamais siégé sous la coupole.

Bien plus, juste avant sa mort, en 2007, il publiait *Un roman sentimental*, au titre fort ironique, roman sulfureux et provocateur à souhait qu'il appelle un « conte de fées pour adultes » et qui dégorge de ses visions obsédantes de filles et de très jeunes femmes réduites au rôle d'objets sexuels soumis à diverses formes de tortures et de supplices, à la limite de l'insoutenable et jusqu'à la nausée. Or au moment de sa publication, il faisait parvenir cet étrange et sulfureux écrit à tous ses confrères académiciens, scellé sous enveloppe plastique et non massicoté !

«Je ne suis pas politiquement correct, je ne suis pas sexuellement correct, je ne suis pas littérairement correct», déclarait-il, lucide et toujours provocateur, en 2001, au moment de la publication de *La Reprise*, sorte de bilan ludique et insolent de son œuvre antérieure.

J'ai beaucoup lu et étudié Robbe-Grillet ; j'ai bien connu le personnage et l'ai fréquenté à partir de 1975, date de sa première invitation à l'Université de Caen qui devait être suivie de beaucoup d'autres. Celle de 1975 fut la plus mémorable : elle a duré trois

heures devant un amphithéâtre de 500 places bondé, avec des personnes assises dans les allées et debout dans le fond. C'est dire sa notoriété d'alors, et il fallait le voir dompter une foule effervescente. Un professeur y avait même amené sa classe de collégiens qui ont tenu à présenter leurs questions à l'écrivain amusé et ravi ! J'avais alors enregistré tout l'entretien, mais n'en ai publié que quelques fragments dans mon livre : *Le Parcours mœbien de l'écriture* : « *Le Voyeur* » d'Alain Robbe-Grillet.¹

Nous nous sommes souvent revus, la plupart du temps pour des entretiens à propos de la publication de ses livres : *Djinn*, *Le Miroir qui revient*, *Angélique ou l'enchantement* ; de divers colloques, mais surtout de soutenances de thèses dont il était friand. J'allais le chercher dans son château Louis XIII du Mesnil au Grain, à 25 km au Sud-Ouest de Caen, car il ne conduisait pas et, de plus, refusait d'attacher sa ceinture de sécurité.

Deux traits de caractère me paraissaient dominer en lui. D'une part, une hypertrophie du moi qui pouvait confiner à la mégalomanie ; d'autre part une secrète anxiété qui le poussait à toutes sortes de comportements maniaques, à une méticulosité et une attention aux détails. Et par delà, une caractéristique qui est une des sources de sa spécificité de romancier, qu'il appelait ses « troubles identitaires » dont il parle notamment dans le prologue de *La Reprise*, qu'il attribuait à son « enfance bretonne, au pays des sorcières, des revenants et des fantômes en tout genres »¹, qui se manifeste de toutes sortes de façons, notamment par la place des miroirs dans son œuvre et par l'apparition de troublants sosies ou la confusion des événements qu'il est en train de vivre. Car ces traits sont bien sûr transposés et à l'œuvre dans son écriture, lui communiquant sa signature intérieure bien caractéristique.

Il aimait parler ; c'était un brillant conférencier qui tentait par sa parole de dessiner l'image de son œuvre, et de faire de son interlocuteur ou de ses auditeurs des relais de ses opinions et de ses propos. C'est ainsi que, très tôt, s'est dessinée une *doxa* à propos de son œuvre, qu'il s'est plu à façonner avant d'en jouer, tandis que, dès 1957, la presse et l'opinion le sacraient « Pape du Nouveau Roman », courant multiforme et multipolaire qui a dominé la scène littéraire et fait couler beaucoup d'encre jusque dans les années 80.

Mais que de méprises et de malentendus à propos de cette étiquette de circonstance que Robbe-Grillet avait eu l'habileté de brandir comme un drapeau de ralliement avant d'en signer un livre-manifeste : *Pour un Nouveau Roman*¹ ! Après la publication des *Gommes*, en 1953, Roland Barthes avait fait paraître un important article : « Littérature objective », dans la revue *Critique*, qui s'est révélé déterminant pour la manière dont on s'est mis à cataloguer la production romanesque de Robbe-Grillet :

Chez Robbe-Grillet, la description est toujours anthologique : elle saisit l'objet comme dans un miroir et le constitue devant nous en spectacle [...]. L'écriture de Robbe-Grillet est sans alibi, sans épaisseur et sans profondeur : elle reste à la surface de l'objet et la parcourt également, sans privilégier telle ou telle de ses qualités : c'est donc le contraire même d'une écriture poétique. [...] L'objet de Robbe-Grillet n'est pas composé en profondeur ; il ne protège pas un cœur sous sa surface [...]. [C'est] un objet sans hérédité, sans liaisons et sans références, un objet têtue, rigoureusement enfermé dans l'ordre de ses particules, suggestif de rien d'autre que de lui-même [...]. Tout l'art de l'auteur, c'est de donner à l'objet un « être là » et de lui ôter un « être quelque chose ».¹

Roland Barthes considérait que les reprises de descriptions avec leurs variations résultaient d'une stratégie formaliste, d'un jeu de décalages dans un miroir qui se mue en lanterne magique, sans jamais prendre en compte le point de vue du sujet de l'écriture et la façon dont s'exprime dans le texte les profondeurs d'une conscience ou même d'un inconscient par les jeux de la description, alors même que Robbe-Grillet les qualifiait de « visions réfléchies » dans ses nouvelles parues dans la *N.R.F.* et qui ouvriront son recueil d'*Instantanés*. Car il faut bien comprendre que cet afflux de descriptions et cette apparence de description objective réfléchit, reflète et exprime un sujet qui ne se dit que par son écriture¹. Alors que Barthes proclame que cette écriture

visait à fonder le roman en surface : l'intériorité est mise entre parenthèses [...]. Le roman devient expérience directe de l'entour de l'homme, sans que cet homme puisse se prévaloir d'une psychologie, d'une métaphysique ou d'une psychanalyse pour aborder le milieu objectif qu'il découvre.¹

il importe de se pencher sur ses sources et ses processus, et de s'apercevoir que cette objectivité apparente n'est qu'une stratégie de défense de l'écrivain contre les fantômes qui le hantent et se manifestent en lui, ce qui se traduit dans ses romans par des images obsédantes dont il tente de se débarrasser ou du moins de se prémunir en les transformant en mots, en figures de papier, en leur donnant vie et forme :

J'écris pour détruire, en les décrivant avec précision, des monstres nocturnes qui menacent d'envahir ma vie éveillée¹.

rapporte-t-il au seuil de son entreprise autobiographique. Et plus loin :

Les personnages de roman, ou ceux des films, sont [...] des sortes de fantômes [...]. Ils ont la même existence douteuse et obstinée que ces trépassés sans repos qu'un charme maléfique, ou la vengeance divine, oblige à revivre éternellement les mêmes scènes de leur tragique destin.¹

Il faut donc bien considérer à la fois ses deux manières complémentaires d'écrire, qui alternent dans tous ses romans, et qui expriment le combat incessant en lui entre ce qu'il appelle les forces de désordre et les forces de l'ordre : d'une part, donner forme et vie à ses fantômes et suivre leurs traces et leurs manifestations ; et d'autre part, se garantir contre les risques de dangereuses dérives et d'engloutissement par des entreprises compulsives de quadrillage du monde réel.

Ce double processus qui caractérise le mouvement de l'écriture de Robbe-Grillet est particulièrement visible dans les premières pages du *Voyeur* où, d'une part, nous sont présentés les mouvements des pensées obsessionnelles de Mathias, le voyageur de commerce qui cache en lui un voyeur, à partir d'une ficelle aperçue et des souvenirs qu'elle entraîne (collection de ficelles, armoire, petite fille, mouvement des vagues « avec un bruit de gifle », dessin d'une mouette, ...), et d'autre part ses efforts désespérés et maniaques pour se raccrocher au réel par la description d'une minutie systématique de ce qui se présente à ses yeux. Or, périodiquement, un détail aperçu déclenche son imaginaire obsessionnel et toujours au bord du délire : une ficelle, une trace d'anneaux d'amarrage, un paquet de cigarettes, le choc des vagues.... Ainsi se constitue le mouvement propre à l'écriture de Robbe-Grillet que j'ai nommé son « parcours mœbien¹ », avec ses deux boucles en forme de huit qui forment justement le motif générateur principal du *Voyeur*.

En définitive, il n'est donc pas abusif de considérer l'œuvre de Robbe-Grillet comme relevant tout entière de la subjectivité, bien loin de la prétendue objectivité dont on l'a affublée¹.

Alain Goulet

Université de Caen-Basse Normandie